

MES VACANCES

DE
1872.

(suite.)

AOUT.

1.—Malgré la grande chaleur, je pars pour Momenço, où demeure un de mes parents, Mr. Es. Stébenne, et c'est toujours mon oncle Alphonse qui me conduit; il ne croit pas avoir assez fait tant qu'il me reste quelque place ou quelque parent à visiter. J'ai eu peine à le persuader que je pouvais faire facilement les autres visites sans qu'il fût obligé de m'y conduire. «Le plaisir que tu m'as causé, me disait-il d'une voix émue, en venant me voir et en te rendant de suite chez moi, me fait un devoir de te conduire chez tous tes parents.»

En partant sa figure trahissait le regret qu'il éprouvait de se séparer de moi, de moi qui lui rappelais par ma présence ses souvenirs du Canada: *Tantus amor terra!*

2.—Chaque jour me fait voir une nouvelle place et me fait connaître d'autres parents; aujourd'hui, c'est Ste. Anne et MM. Eusébe Tétréau et J. Bte. Stébenne. De Momenço les chars nous y conduisent en une demi heure. J'aimais à visiter cette place, j'en avais entendu parler si souvent. Je me la représentais comme une ville grande et prospère; mais elle est plutôt remarquable par les troubles religieux dont elle a été le centre que par le grand nombre d'édifices. Le schisme y règne encore, mais divisé entre Chiniquy, Auger, Guimour et que sais-je encore! Heureusement que Mr. le Curé Le thellier est parvenu, par ses paroles et ses cou-

vres, à faire revenir plus de vingt cinq familles. Espérons que ses efforts seront toujours couronnés de la sorte!

En voyant l'édifice que Chiniquy a élevé, il y a déjà quelques années, et les deux autres, où se réunissent ceux qui se sont séparés du giron de l'Eglise, je me rappelais ce passage de l'Écriture Sainte: «Les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison, et elle s'est écroulée, et sa ruine a été grande.» Le vent des passions a soufflé et cette maison qui était bâtie sur le sable s'est ébranlée, et le vent en a emporté les parties. Dieu se rendra aux prières de ses fidèles serviteurs, il considérera les sacrifices qu'ils s'imposent pour lui élever un temple digne de sa grandeur; et, l'union, la paix se rétablira entre tous ceux que le sang canadien rend inséparables.

3.—Je retourne à Momenço; je n'en suis pas fâché.

4.—Dimanche.— Pour me rendre au désir des gens qui devaient être privés de la Messe, j'avais apporté hier ce qu'il faut pour célébrer. Après le sermon en français, j'ai vaincu la timidité et la difficulté que j'ai à parler anglais en public pour faire entendre la parole de Dieu, au grand nombre de ceux qui ne comprennent pas le français. C'était peu, mais ils m'ont paru satisfaits.

Il y a un grand besoin de Prêtres dans ces places. Les gens n'ayant la messe que rarement, et par conséquent, privés des secours de la religion, s'éloignent de l'Eglise. Une pitoyable indifférence s'empare de leur cœur et souvent ils perdent l'âme. On oublie les préceptes de l'Eglise, et on vit au milieu des protestants comme étant protestants. Moi-même j'en ai été témoin plus d'une fois. — Je me trouvais un Vendredi chez des personnes qui certainement auraient voulu me recevoir et me faire plaisir autant que possible, et qu'est-il arrivé? Ils m'ont présenté un plat de viande très-bien préparé.

C'est constamment avec de tels exemples sous les yeux que les enfants sont élevés. Ce qu'ils voient faire avec indifférence par leurs parents devient permis pour eux. Plusieurs avancés en âge n'ont pas encore fait leur première Communion, et maintenant sont retenus par le respect humain. C'est précisément parcequ'ils sont en communication journalière avec les protestants qu'ils devraient avoir plus des secours de la religion, et ils en sont grandement privés.

Rien d'étonnant alors qu'on en voit qui disent qu'il vaut autant aller à une église qu'à une autre, le même Évangile étant prêché partout; et plus parcequ'on y rencontre plus de confortables. Si les vieux arbres qui ont pris racine dans le sein de l'Eglise se dessèchent, il est bien à craindre que les tiges meurent privées de la sève nécessaire.

5.—Voyez l'attention de mon cher oncle pour moi; je retourne à Kankakee, lorsque je le rencontrerai venant me chercher avec sa voiture — il y avait déjà trop longtemps que j'étais absent. Tant de provenance et de honte me font oublier que je suis loin de Ste. Marie.

6.—Nous passons cette belle journée à nous reposer des voyages récents et à parler du Canada. Ne trouvez vous pas, vous aussi mon cher ami, que c'est le bon temps de vous reposer.

[A continuer.]